

## Adrian Neculau

*Sylvain Delouvéé : Vous êtes, pour celles et ceux qui ne vous connaissent pas, professeur de psychologie sociale à l'université roumaine de Iași où vous avez créé, si je ne me trompe, le laboratoire de psychologie du champ social. Pouvez-vous revenir sur la création de ce laboratoire et définir les grands axes de recherche de celui-ci ?*

**Adrian Neculau :** Avant de répondre à cette question, il me semble important de préciser d'abord le contexte dans lequel a été créé ce laboratoire de recherches et intervention en psychologie sociale et organisationnelle. Aucune analogie n'est possible avec la création d'institutions similaires dans les pays occidentaux. Il n'est pas né d'une simple décision, et n'a pas été organisé selon un plan préalablement établi.

Jusqu'en 1989, la Roumanie a connu un régime totalitaire, caractérisé par le culte agressif et ridicule du couple Ceausescu. Rien de ce qui se passait en Roumanie n'a eu lieu dans d'autres pays d'Europe, même pas dans ceux de l'Europe de l'Est. Toute la société, la culture, les sciences, et même la vie quotidienne étaient contrôlés et dirigés au nom de l'idéologie dominante et selon les normes imposées par les gardiens des consciences. Dans les sciences sociales, en psychologie sociale, il n'y avait de recherche que sur des thèmes autorisés. Les mots clés étaient : intégration, homogénéisation, conscience socialiste (c'est-à-dire, attachement au socialisme)... Par la suite, même ces recherches, dans lesquelles une pâle nuance critique se glissait parfois, sont devenues irritantes, voire - assez rapidement - insupportables. Pendant la dernière décennie du régime - incroyable mais vrai ! - la psychologie et la sociologie ont été purement et simplement désintégrées, avec un étonnant savoir-faire orwellien. D'abord, c'est la formation dans ces disciplines qui a été supprimée dans les universités. Ensuite, l'Institut de recherches psychologiques, unité associée de l'Académie roumaine, a été supprimé après avoir mis en place une sorte d'expérience à la demande du Conseil National de la Recherche et de la Technologie, dirigé par Elena Ceausescu, expérience qui s'est terminée par un véritable scandale. Il s'agissait d'expérimenter des techniques simples de relaxation, accompagnées d'un rituel, et les chercheurs ne les avaient pas agréées. Ils ont été par la suite accusés de faire partie d'une secte, celle de la Méditation transcendantale, motif suffisant pour fermer l'institution et renvoyer les chercheurs, qui ont dû subir une rééducation « par le travail ». Bientôt, même le mot psychologie est devenu suspect, voire dangereux. Le dernier livre de psychologie sociale que j'ai publié, quelques mois avant la chute du régime, a été « dissimulé », avec la complicité de l'éditeur, parmi des essais littéraires, sous un titre inoffensif, *Vivre parmi les hommes*. Il y était question de groupes, de leaders, d'intervention et de changement, mais de manière cryptée, en cachant le message.

Après 1989, notre première préoccupation a été de reconstituer les structures et de reconquérir les statuts des années 1970-1978. Mais une parenthèse de plus de 10 ans nous séparait de cette période plus faste. Le département de psychologie ne comptait plus que cinq membres, qui enseignaient la psychologie scolaire et la psychologie du travail aux étudiants d'autres disciplines. Nous n'étions presque plus qualifiés pour effectuer notre travail, il n'y avait plus de trace de laboratoire de psychologie, et nous n'avions même pas une machine à écrire. C'est dans ces conditions que nous avons repris, à l'automne 1990, la formation de nouvelles générations de psychologues, après plus d'une décennie de vide complet. Que pouvions-nous faire ? Nous avons commencé à chercher ceux qui avaient pu continuer à travailler dans les hôpitaux, les écoles, des entreprises. C'est de cette manière que la première équipe enseignante a été constituée. Je vous propose un exercice d'imagi-

nation : lorsque vous proposez un poste de maître de conférences dans une université française, 50 candidats, sinon plus, s'inscrivent au concours. En ce qui me concerne, je devais me contenter de trouver des personnes qui n'avaient pas perdu toute compétence, capables d'apprendre sur le tas, et de se présenter devant les étudiants. Il n'y avait rien de stable, de défini, il n'y avait pas de maquette, ni des normes d'évaluation. Moi, qui étais devenu suite à un vote démocratique le directeur du département de pédagogie et psychologie, je vivais des moments de véritable dépression parce que je ne savais pas que faire. Je n'avais jamais visité un pays occidental, je ne savais pas comment faire pour organiser quelque chose depuis le début. Nous n'avions aucun modèle. Et, rendez-vous compte, j'étais mandaté par mes collègues pour changer le cours des choses !

Mon premier voyage d'études en Occident a eu lieu à l'hiver 1991, à Paris, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. On m'y avait invité depuis plus longtemps, mais je n'avais pas reçu de la part du régime l'approbation de quitter le pays. Je n'avais jamais voyagé en Occident auparavant. Pendant un mois, à plus de 50 ans, j'ai découvert le monde et je me suis découvert. J'ai fait la connaissance de Serge Moscovici, dont je savais qu'il était né en Roumanie, j'ai rendu visite à Didier Anzieu, qui était très malade, j'ai rencontré André de Peretti, que j'ai invité en Roumanie. J'avais lu leurs livres. Je suis rentré avec une valise pleine de livres et de photocopies, plein d'idées, des plans de développement. J'ai appris alors un certain nombre de choses quant à la manière dont la psychologie, notamment la psychologie sociale, fonctionne dans les universités françaises. Je me suis découvert une aptitude de manager.

Aux débuts de ma carrière j'ai travaillé dans un laboratoire de sélection psychologique pour les chemins de fer. Je ne savais pas, en revanche, que la recherche en psychologie sociale se fait également dans les laboratoires. C'est alors que je l'ai appris. Et avant d'avoir les premiers licenciés en psychologie, j'ai commencé à faire des plans de mise en place d'une institution. Entre temps, mes voyages à Paris se sont multipliés, nous avons commencé à participer à des projets européens (Tempus, Leonardo, Banque mondiale), nous avons acheté le premier réseau d'ordinateurs, nous avons aménagé un espace personnalisé, nous avons créé une bibliothèque, nous avons pris contact avec plusieurs collègues des universités occidentales, nous nous sommes créé un réseau d'amis, que nous avons invités chez nous, et qui ont accepté de recevoir pour des stages quelques uns de nos étudiants et jeunes enseignants du département... La décision de créer un institut sur le fondement de cette dynamique, de lui donner un sens s'est imposée de soi - mais également grâce aux encouragements des collègues qui nous rendaient visite et nous conseillaient, nous considérant déjà comme un laboratoire. Je ne sais pas quelle est la marche à suivre en France lorsqu'une telle institution se crée. Un acte officiel est-il signé, la décision est-elle entérinée par un tribunal ? Demande-t-on l'approbation de l'administration ?

Nous n'avons effectué aucune démarche en ce sens. Nous avons décidé ensemble que nous remplissions les conditions pour recevoir l'appellation de laboratoire : notre groupe avait réalisé plusieurs recherches, nous avions déjà une infrastructure enviée dans notre université, que nous avions obtenue par nos propres forces, des compétences dans la recherche-intervention, nous étions déjà reconnus et sollicités, nous entretenions des relations avec des laboratoires similaires et, surtout, nous avions une idéologie : la construction de standards professionnels et de normes, y compris morales, en rapport avec le champ social et le contexte de la transition en Roumanie. Nous percevions la réalité d'un oeil critique, nous la filtrions et élaborions des stratégies, par l'interaction et la contribution de tous les membres. C'est ainsi que nous sommes devenus compétents en perception, que nous avons développé une indépendance de pensée inimaginable peu de temps auparavant. Nous fonctionnions comme un groupe de dialogue, entre la pression du contexte et notre capacité de

travailler et filtrer les données. La préoccupation de la société pour le changement confortait notre intérêt pour ce thème de recherche, tout comme notre besoin de nous créer une identité. Nous expérimentons d'abord sur nous-mêmes les idées et les stratégies. Nous avons décrit cette lutte pour l'acquisition d'une identité dans une espèce de manifeste : « Une expérience en vue de réformer l'université de l'intérieur : le laboratoire "Psychologie du champ social" de l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iasi - étude de cas » (Alternative, 1998).

Pour résumer, je retiendrais trois caractéristiques : l'attention à la réalité roumaine, interaction, dialogue continuels entre les membres du laboratoire (climat favorable, besoin de construire ensemble) ; recherche de nouvelles ressources (sources de financement, recherche de marchés pour les résultats des études). Nous sommes pris dans une course épuisante, la première génération a non seulement la responsabilité de récupérer, mais également de construire un nouveau moyen de nous rapporter à notre profession. Bien sûr, il y a eu des dérapages, certains utilisent le laboratoire sans rien donner en échange. Il est possible que cette tendance s'accroisse à l'avenir. Mais, pour l'instant, nous sommes en état de marche.

*Sylvain Delouée : Vous faites un immense travail de diffusion de la psychologie sociale en Roumanie notamment à travers la revue que vous avez créée, Psihologia Socială, où vous publiez à la fois des traductions et des articles inédits de chercheurs roumains. Mais aussi à travers les deux collections que vous dirigez aux éditions Polirom où vous avez fait traduire un grand nombre de livres d'auteurs européens et où vous avez rassemblé des articles. Parmi les deux plus récents livres publiés, si je ne me trompe, il y a un livre d'entretiens très intéressant avec Serge Moscovici et aussi, et il faut le signaler, le premier manuel de psychologie sociale roumain. Cet investissement dans la diffusion des connaissances a une réelle importance pour vous ?*

**Adrian Neculau :** Lorsque j'ai présenté à mes jeunes collègues la stratégie de développement en les invitant de prendre part à cette construction institutionnelle, j'avais deux modèles de réussite roumaine, dans la période de l'entre-deux-guerres : l'École de sociologie de Bucarest (fondée par le célèbre sociologue Dimitrie Gusti) et l'Institut de psychologie expérimentale et appliquée, de Cluj, dirigé par Florian Stefanescu Goanga. Ces véritables écoles s'étaient imposées par leurs idéologies de la recherche-intervention, et étaient des structures institutionnelles complexes : les compétences étaient clairement définies, il y avait une politique éditoriale et des publications personnelles. Je dois également invoquer la situation spéciale où nous nous trouvons après presque un demi-siècle d'isolement et surtout après la dernière décennie de totale marginalisation. Les bibliothèques étaient vides, il n'y avait pas d'usuels, bon nombre des livres publiés difficilement étaient inutilisables dans le nouveau contexte. Ni les chercheurs, ni les étudiants ne disposaient des ouvrages de base. Il n'y avait qu'une seule solution : traduire les travaux des collègues occidentaux et publier les résultats de nos recherches et de celles d'autres collègues roumains, inspirées par les nouvelles réalités. Nous avons commencé avec deux projets : une anthologie d'articles concernant les représentations sociales (proposant des idées de base dans ce domaine, encore valables maintenant) et un volume de textes choisis des travaux de Serge Moscovici, volume qui présentait pour la première fois notre concitoyen au public roumain. J'ai ensuite rencontré un nouvel éditeur qui venait de monter sa maison et cherchait sa voie. C'est ainsi que j'ai ouvert à Polirom deux collections, une de psychologie-pédagogie, et une autre de sociologie. Après quelques années, ces collections sont devenues plus spécialisées, j'ai passé la main à d'autres collègues en ce qui concerne les collections de sociologie et de sciences de l'éducation, tandis que je me suis consacré aux deux collections de psychologie : « Coursus » et « Psychologie appliquée ». J'ai publié jusqu'à

présent plus de 60 titres, des traductions pour la plupart, mais aussi des travaux de nos collègues roumains. Je vous prie d'imaginer l'ampleur du projet : chaque livre paraît avec un tirage entre deux et quatre mille exemplaires, certains ayant été réédités trois ou quatre fois. La plupart sont des ouvrages de psychologie sociale. Nous disposons d'au moins un titre pour chaque enseignement fondamental. La maison d'édition Polirom est devenue aujourd'hui une des plus importantes de Roumanie, et occupe la première place en ce qui concerne les livres de psychologie. J'ai sur mon bureau les dernières traductions (nous sommes début février 2004) : le livre d'Ivana Marcova *Dialogue et représentations sociales*, parue l'année passée au Cambridge University Press et *Méthode et statistiques expérimentales en sciences humaines*, de Patrick Rateau, paru en 2001. La revue *Psychologie sociale* (deux numéros par an) est âgée de 7 ans, nous avons déjà publié 12 numéros. Le comité scientifique est européen, le directeur d'honneur étant Serge Moscovici, et nous publions en roumain, français et anglais. A partir de cette année, nous essayons de publier de numéros thématiques : mémoire sociale, représentations sociales, relations entre les groupes. Des collègues de la plupart des pays occidentaux y ont fait paraître des articles. Nous tirons à 800 - 1000 exemplaires par numéro.

Personnellement, pris dans cette machine institutionnelle, je n'ai pas eu le temps de travailler et de mener à terme mes projets personnels. J'ai édité plusieurs volumes collectifs (les derniers sont *Dynamique du groupe*, une anthologie réalisée à côté de Pierre de Visscher, et *La Violence. Aspects psychosociaux*, volume coordonné à côté de Gilles Ferréol), un volume d'études *La Mémoire perdue*, dans lequel j'essaie de déchiffrer notre histoire récente... Le manuel de psychologie sociale, paru l'année passée, offre aux étudiants roumains un instrument d'initiation et est conçu selon les normes françaises et américaines. Lorsque j'ai fait mes études, il n'y avait pas de manuels, ni d'autres livres. J'ai voulu offrir aux jeunes générations la chance de rencontrer, dès les années de formation, des textes fondamentaux. A présent, 7 à 8 000 étudiants étudient la psychologie, dans les universités d'Etat et privées.

Le livre de dialogues avec Serge Moscovici a son histoire : nous nous sommes rencontrés en février 1991 et je ne dirais pas que cette première rencontre a été une réussite. Parti de plus de 40 ans de Roumanie, Serge ne savait pas comment parler aux hommes nouveaux créés là-bas. A mon tour, j'ai été déçu, je m'attendais à ce qu'il soit assoiffé de nouvelles roumaines, et j'ai constaté qu'il se défendait plutôt de cette invasion. Plus tard, je l'ai compris. Il avait oublié difficilement les expériences négatives de sa jeunesse en Roumanie, et d'un coup ce passé refaisait surface dans sa vie. Peu à peu, nous nous sommes connus mieux, nous nous sommes même rapprochés prudemment, sans chercher à dépasser certaines limites. J'ai fait à mon tour plusieurs expériences qui m'ont marqué, et je pense que lui aussi essayait de me comprendre. Lorsque j'ai lu son livre de souvenirs (*Chronique des années égarées*, Stock, 1997) je l'ai mieux compris. Et je l'ai invité à éclaircir avec moi certains points douloureux de sa biographie, son évolution ultérieure, sa carrière. C'est ainsi qu'est né *Les traces du temps*. Des illusions roumaines aux confirmations européennes (Polirom, 2002, 212 p.). Pour qui veut connaître la naissance de la psychologie sociale en Europe, ce livre constitue une lecture utile. Dommage qu'il n'ait pas trouvé d'éditeur français, car il pourrait intéresser tous les chercheurs en psychosociologie.

**Sylvain Delouvé** : *Vous êtes le président de la récente association roumaine pour la recherche et l'intervention en psychologie sociale. Pouvez-vous en quelques mots nous expliquer la création de cette association et ses objectifs ?*

**Adrian Neculau** : Nous essayons de réunir toutes les forces qui travaillent en psychologie sociale et organisationnelle : enseignants, chercheurs, étudiants. Nous recevons des étu-

dians en DEA de tout le pays, les doctorants en psychologie sociale viennent de toutes les universités. Pour un pays comme la Roumanie, où ce type de mobilité n'est pas habituel, il s'agit d'une performance, signe de la reconnaissance nationale de nos efforts. Nous avons presque été obligés d'institutionnaliser cette dynamique. C'est ainsi qu'est née, en 2002, l'Association roumaine pour la recherche et l'intervention en psychologie sociale (ARCIPS). Notre but est d'initier, d'organiser, de coordonner et de réaliser des projets et des actions, en collaboration avec des organismes publics et privés, dans notre domaine de recherche : des enquêtes et des colloques, des stratégies de formation, des écoles d'été, des cours, des ateliers, des tables rondes. Nous voulons soutenir toute initiative d'organisation de recherche et de publication, nous nous associons à des projets d'intervention dans des institutions, communautés, associations, nous offrons des consultations, nous créons des programmes de reconversion des forces de travail. Nous voulons sortir du laboratoire, pénétrer dans les domaines les plus sensibles de notre société en plein changement.

*Sylvain Delouée : Revenons à une dimension plus personnelle. Pourriez-vous nous citer quatre dates, lieux, événements, personnes ou écrits qui ont influencé, empêché, modifié ou facilité, bref, qui ont marqué votre enseignement et/ou vos recherches ?*

**Adrian Neculau :** Quand je regarde en arrière, il m'est difficile de retenir quatre événements ou personnalités qui m'ont le plus marqué. Il y en a eu tant... Mais je ne saurais dire lesquels ont été décisifs. Peut-être décisives ont été les lectures que j'ai effectuées, extrêmement diverses, alternatives par rapport à la bibliographie officielle, autant littéraires que sociologiques.

Je suis né dans une famille d'instituteurs de campagne. J'ai reçu une éducation correspondant à cette catégorie sociale. Les instituteurs étaient considérés comme les « éclaireurs » des villages. Ils avaient la vocation de transmettre une culture, de forger des caractères. Cet ethos du devoir envers les villageois m'a été transmis. Mes parents espéraient que j'allais devenir professeur de psychologie dans une école normale. C'était la plus haute étape de réalisation sociale à laquelle pouvait tendre quelqu'un de notre monde. Par chance, dans notre famille il y avait eu un oncle qui était allé plus loin, ayant fait des études de philosophie pour se consacrer ensuite à l'éducation des paysans, en créant dans notre village une université pour les paysans dans la période de l'entre-deux-guerres. Imaginez son parcours : des études brillantes, deux années à Paris pour des recherches pour une thèse sur Jean Jacques Rousseau, puis le choix, complètement libre, de rentrer au village, parmi les paysans. Cette institution d'éducation des paysans est devenue célèbre en Roumanie. Je me sentais d'une certaine manière son héritier, j'ai d'ailleurs écrit un mémoire de maîtrise concernant l'éducation des adultes en Roumanie. J'ai toujours conservé un intérêt pour le monde des instituteurs et des professeurs, j'ai souvent travaillé et écrit à propos de ce monde vraiment noble. J'ai écrit un livre concernant la pédagogie sociale en Roumanie, concernant les institutions d'éducation des adultes.

Pendant mes études supérieures, nous avons été imprégnés d'une pédagogie dogmatique, importée de l'Orient. Les manuels étaient tous des manuels soviétiques traduits. Mais nous avions également quelques enseignants qui, quoique prudents et terrorisés, nous apprenaient quelque chose du monde de jadis, d'avant notre ère... Le professeur de psychologie Pavelco conservait ce souvenir du monde disparu. Il avait suivi à la Sorbonne les cours de Delacroix et Lalande, de Janet, Piéron et Gley au Collège de France. J'ai cherché ses traces, lorsque je suis venu pour la première fois à Paris : à la Sorbonne, au Collège de France, dans le Quartier latin. Je me suis rapproché de lui plus tard, après la fin de mes études, quand il m'a invité à m'inscrire au doctorat. Pendant ses dernières années j'ai été un de ses proches. Les plus beaux moments étaient ceux où il évoquait le monde d'avant le tun-

nel communiste : les professeurs de notre université de Iași, le Paris des années 30... Pour moi, c'était un monde de rêve. Aujourd'hui, je dirais que j'avais été formé à la psychosociologie clinique. Ses interprétations étaient artistiques, il était un véritable écrivain en psychologie, il rêvait des mots la nuit. Je me compte parmi ses derniers disciples, je me suis rapproché de lui alors qu'il était dans le dernier âge, celui de la sagesse tempérée et sceptique, de l'apogée. Je me souviens avec quelle pénétration il a posé un diagnostic quant à la société roumaine sous la dictature : sociose. Par une sorte d'analogie avec la psychose qui affecte la personnalité humaine.

Comme beaucoup de gens de ma génération, j'avais perdu tout espoir. Je vivais comme une larve. Je lisais beaucoup, j'écrivais en chiffre psychologique à propos de la société roumaine de l'entre-deux-guerres, des traditions roumaines. Je ne pouvais pas étudier la réalité qui nous entourait. Puis, le monde de l'Est a commencé à bouger. Les régimes de Pologne, de Hongrie, de Tchécoslovaquie changeaient rapidement. Chez nous, tout était inchangé. Il y avait quelque chose dans l'air, mais nous avons peur d'espérer. Et puis, l'explosion, tout à coup. Pouvez-vous imaginer ce que nous avons ressenti alors ? Nous nous sommes brusquement rendus compte que nous pouvions parler librement, que nous pouvions écrire ce que nous voulions, que nous pouvions nous organiser. Au début, nous ne nous rendions toutefois pas compte que parler autrement signifiait également un autre type de formation. Nous avons tous été formés dans un Etat totalitaire où tout le système était contrôlé et dirigé. Nous étions imbibés de la pensée sociale dominante, nous étions les prisonniers du contexte dans lequel nous avons évolué. Le contexte avait changé, mais nous n'avions pas d'ancres grâce auxquelles nous pouvions prendre racine dans ce nouveau contexte. Nous avons tout appris sur le tas. Je me suis réveillé en même temps que la psychologie sociale est sortie de son hibernation.

Dans ce processus de renaissance j'ai été aidé également par Serge Moscovici. Je ne sais pas s'il s'est rendu compte qu'il a joué ce rôle. C'était la première personne avec laquelle j'ai pu parler librement de mon évolution dans le contexte. Même parti depuis longtemps de Roumanie, il comprenait comment les choses s'y étaient passées. Il m'a expliqué avec tact quels étaient les codes de la réalité que je rencontrais si tardivement. Nous nous sommes souvent promenés ensemble à Paris, nous avons cherché des traces roumaines, il m'a dévoilé la ville dans laquelle il s'est senti libre dès son arrivée. C'était probablement amusant de diriger un adulte. J'ai appris assez tard les nouvelles consignes. J'ai constaté qu'il y a chez vous aussi beaucoup de contraintes et de stéréotypes, tout comme des pratiques sociales que je croyais spécifiques uniquement à notre monde. Ce rôle de conseiller, ce n'est pas seulement Serge Moscovici qui l'a eu. J'ai discuté des heures avec Willem Doise, André Sirota, Gilles Ferréol, Pierre De Visscher, Juan Perez. Ils sont devenus nos meilleurs amis.

**Sylvain Delouvé** : *Autrefois, en France, les sujets d'examen n'étaient pas posés sous forme de question mais sous forme d'affirmation. Permettez-nous donc, pour terminer, de vous soumettre un sujet : « l'état actuel de la psychologie sociale ».*

**Adrian Neculau** : *S'exprimer seulement à l'affirmatif ? C'est-à-dire construire sans rien changer ? Sans corriger, sans examen critique ? Croyez-vous que ce serait profitable ?*

J'ai repris tardivement contact avec la psychologie sociale européenne, après une interruption de plus d'une décennie. Pendant les années de détente nous recevions des revues, des livres, je me tenais d'une certaine manière au courant. Je me souviens avoir été en empathie avec Serge Moscovici, il y a plusieurs années, lorsqu'il a déclaré, dans une interview pour la revue *Connexions*, dix ans après les événements de 1968, que la psychologie so-

ciale a quitté la rue, la vie réelle, pour se confiner dans le laboratoire, dans l'artificiel des manipulations dans des espaces protégés. Lorsque je suis revenu, ce clivage entre la recherche psychosociale et la vie m'a paru encore plus profond. Lors des discussions, plusieurs collègues ont reconnu l'existence de cette rupture d'avec la vraie vie. Mais tous ajoutent : nous ne pouvons rien faire, c'est le chemin, les réussites académiques ne s'obtiennent que de cette manière. Le succès arrive plus rapidement par cette voie, tout le monde a besoin de confirmations immédiates. Pendant ce temps, les sociologues, les historiens ont réussi à sortir de leur cercle étroit de spécialistes. Ils ont un public. Tandis que les travaux des psychosociologues peuvent être seulement lus par des confrères. Vous savez, je vois encore la psychosociologie comme une science de l'interdisciplinarité et des compétences multiples. Et non pas comme une technique. Je pense que le psychosociologue doit pouvoir dialoguer d'égal à égal avec le sociologue; l'historien, l'anthropologue, le critique littéraire et l'économiste. N'oublions pas la philosophie sociale. Cela veut dire de longues années de travaux et une disponibilité à l'ouverture. Et je ne connais que peu de personnes disposées à s'engager dans une telle aventure.

Une autre chose me frappe : les thèmes de recherche, toujours les mêmes, comme sortis d'une vie stagnante, sans enjeu, qui évitent de manière pudibonde les problèmes aigus, les zones de conflit. L'Europe passe actuellement par une phase de changements profonds, l'Europe future va être différente, vont bientôt devenir Européens plusieurs dizaines de millions d'hommes qui ont d'autres références, autres représentations du monde et autres pratiques sociales. C'est le phénomène social le plus important du siècle. Peut-être plus important que les deux guerres. Au cours des guerres, et après, les peuples restaient séparés. Maintenant, la circulation des individus et la communication avec de nouvelles technologies font apparaître des situations imprévues. Allons-nous construire des modèles de laboratoire pour ces changements aussi ? Je me demande si ce serait une contre-performance, une honte de s'impliquer dans des situations réelles, de les déchiffrer et de les décrire, d'écrire des livres qui ont du succès ? De sortir du cercle étroit des spécialistes, de s'adresser aux gens normaux ? Ne sont pas ceux-là que nous voulons aider ?